JEAN RICHEPIN 1849–1926

Michaud-sans-casquette

Aux venelles du bois fleuri,
Jouant de la cliquette,
L'enfant Michaud le mal nourri
Va paître sa biquette ;
Mais avec elle il a tant ri,
Couru, sauté comme un cabri,
Que dans les brondes le bougri
A perdu sa casquette.

Quand même, l'œil vif et rétu
Sous sa tignasse éparse,
Il siffle un gai turlututu
Et rentre d'un air farce ;
Mais sa marâtre au nez pointu
L'a battu, battu, battras-tu,
En criant : « D'où viens-tu, foutu
« Mauvais enfant de garce ? »

L'orphelin, dont le cœur se fend,
Piqué par la vipère,
Sous l'outrage se rebiffant,
En appelle à son père ;
Mais le père point ne défend
Ni la morte ni son enfant.
La marâtre et lui s'esclaffant
A rire font la paire.

Alors, avec un nom de Dieu
Qu'à la barbe il lui lâche,
Michaud, pâle, et droit comme un pieu,
Dit : « Ton sang tourne en flâche,
« De souffrir qu'on traite en ce lieu
« De garce la mère à ton fieu.
« Ah ! mieux vaut fuir sans feu ni lieu
« Que vivre auprès d'un lâche ! »

Puis, triste, le cœur attendri,
La gorge qui hoquète :
« Adieu, maison, mon tendre abri,
« Mes fleurs et ma biquette !
« Adieu, tout ce qui m'a chéri ! »
Et, sans que son père ait un cri,
S'en va Michaud le mal nourri,
L'orphelin sans casquette.

Bien des hivers, bien des étés,
Par les terres lointaines,
Avec les gendarmes bottés
Pour noirs croquemitaines,
Michaud s'en va de tous côtés,
Las, et les pieds ensanglantés,
Mangeant le pain des charités,
Buvant l'eau des fontaines.

Mais à toujours aller ainsi
Au hasard de sa quête,
Tantôt brûlé, tantôt transi,
A la male franquette,
Il gagnait un cuir endurci
Et du poil à son âme aussi
Sous la crinière en poil roussi
De son front sans casquette.

Si bien qu'un jour, qu'on déclarait
La guerre à grands vacarmes,
Tandis que plus d'un en secret
N'y partait qu'avec larmes,
Lui, n'ayant rien qu'il y perdrait,
Se trouva tout dret et tout prêt,
Corps d'aplomb et cœur guilleret
Pour le métier des armes.

Il y fit bon train son chemin ;
Car, la chose est notoire,
En ce temps-là, temps surhumain,
Pour acte méritoire,
Fût-on hier simple gamin,
On pouvait sans autre examen
Devenir général demain
Et connu dans l'histoire.

Toujours nu-tête au premier rang,
Son fusil pour raquette,
Au-devant de la mort courant,
Avec elle il coquète.
Le v'là capitaine, et sabrant !
Tous sont grands. Il est le plus grand.
Et le nom lui va demeurant
De Michaud-Sans-Casquette.

Volontiers il en était fier.
Quand d'estoc et de taille
Il faisait flamboyer son fer,
Il redressait sa taille,
Pour mieux à tous montrer en l'air
Ses crins drus au toupet d'enfer
Illuminant d'un fauve éclair
La nuit de la bataille.

A force de risquer sa peau
Qu'on vous lui déchiquète,
Il prend des canons, un drapeau,
D'un roi fait la conquête,
Puis culbute un jour en troupeau
Dix mille Allemands dans le Pô ;
Et du coup c'est le grand chapeau
Qu'a Michaud-Sans-Casquette.

En ce temps-là, comme on passait
D'espoir en espérance,
Lui, ne connaissant ce que c'est
Que la peur ni la transe,
La gloire si fort l'embrassait
Qu'il eût pu, ce petit Poucet,
Aussi bien qu'un autre, qui sait,
Être empereur de France.

Mais l'éternel tambour-battant
De ce temps militaire,
Comme il ronflait toujours pourtant
Et sans jamais se taire,
Il pleuvait du fer tant et tant
Qu'un soir un boulet l'emportant
Renverse Michaud et l'étend
Sans ses jambes, par terre.

« Bah ! faut-il en pleurer ? Jamais !
« Deux pieds ! Belle chiquette !
« Tout le mal que je m'en promets
« C'est une autre étiquette.
« Sans-Casquette je me nommais ;
« Je me nommerai désormais
« Non Michaud-Sans-Casquette, mais
« Sans-Pieds-et-Sans-Casquette ! »

Au pays il est revenu
Sur deux pilons de frêne.
C'est là qu'enfant je l'ai connu
Chez ma grand'tante Irène.
Il nous contait par le menu
Ses combats d'un air ingénu.
Sous son front chenu toujours nu
Sa face était sereine.

De son père alors bonnement
Il prenait la défense,
Et même, oubliant le tourment
De sa dolente enfance,
A sa marâtre ensemblement,
Avec un sourire charmant,
De l'ancien mauvais compliment
Il pardonnait l'offense.

« Car, disait-il, sans elle, ici
« Jouant de la cliquette,
« J'aurais vécu couça-couci,
« A paître ma biquette,
« Tandis que je lui dois merci
« D'être coiffé tel que voici,
« Moi que j'ai dans l'histoire ainsi
« La gloire pour casquette. »

De ce vieux, dont les mots poilus
Chantaient pareil ramage,
J'ai du fond des jours révolus
Ressuscité l'image.
Gens de nos jours, au cœur perclus,
Faites-lui vos plus grands saluts ;
Car, de ces vieux, on n'en voit plus,
Et c'est vraiment dommage.